

PROLOGUE

*La première fois que je ne déneigeais pas, les autres,
les chemins, les flocons gorgés de joie et de peine,
tout ça...*

Juste un peu les sentiments.

J'ai traversé à pied la neige, le vent et puis le froid.

En vain, j'ai cherché une jeune fille nommée Martine.

*Mes pas m'ont porté et après avoir déneigé un peu du ciel
en chantant, en pleurant et en dansant, au petit matin qui
suivit, j'ai su qu'elle n'était sans doute jamais parvenue jusque-là...*

DE LA PLUIE FIN NOVEMBRE. Encore de la pluie virant en neige les quinze premiers jours de décembre. Puis le froid brutal d'un hiver en avance, sans prévenir. Et avec lui le gel. Il transperçait tout. Les canalisations, les vannes, les corps et parfois le cœur.

L'hiver, dans cette région, ne se résumait pas seulement à un petit tour de magie ou à une péripétie malicieuse changeant un foulard brun en colombe. Non, pas vraiment. En tout cas, il s'agissait d'un peu plus qu'une simple métamorphose. Du blanc d'abord, bien épais, puis du gris sale et enfin, à la fonte, la boue, la gadoue. Pendant tout ce temps, un froid insidieux, amplifié par le vent, qui s'installait à demeure. Il changeait les animaux, les oiseaux surtout, en fantômes, en spectres de plumes. Ce n'était pas encore un froid à faire exploser une corneille ou un merle en plein vol, mais on s'en approchait. Les oiseaux le savaient et ceux qui restaient se terraient. Les montagnes tout autour ressemblaient à une banquise empilée. Même la neige désormais peinait

à tomber, comme suspendue, la respiration arrêtée, ses flocons étouffés. Le moindre effort devenait une entreprise démesurée.

Ce matin du 23 décembre 2004, David s'était aventuré dans la poudreuse, profitant de ce qu'elle était, de par le gel, rendue solide, et qu'elle lui permit de se déplacer plus facilement. Il montait à sa retenue collinaire avec une massette, deux chiffons dont un imbibé de gasoil, et des allumettes, le tout dans un seau attaché à la taille.

Il voulait siphonner l'eau, en évacuer le trop-plein par les tuyaux de fer galvanisé répartis depuis la déverse, dans le lit du ruisseau qui descendait sur plus de trois kilomètres jusqu'à une cascade surplombant le village. De sa ferme, il n'avait que huit cents mètres à parcourir, mais il mit tout de même presque une heure pour parvenir en lieu et place. À tout moment la neige, croûtée seulement en surface, cédait sous son poids, et il se retrouvait enfoncé dedans jusqu'aux cuisses. Un soleil chétif se levait, mais David sut, à l'examen du ciel, que ça n'allait pas durer. L'eau du petit lac était saisie par la glace sur au moins dix centimètres d'épaisseur. Il se mit à l'ouvrage, abattant sa massette à plusieurs reprises, d'abord latéralement puis de haut en bas, et il parvint enfin à se ménager un trou suffisant. Une fois désobstrué des glaçons qui l'encombraient, il désaccoupla l'un des tuyaux avant

d'y adapter un coude. À présent, il lui fallait descendre vingt mètres, en contrebas, en prenant bien soin de ne pas s'éloigner des tuyaux. La neige traîtresse masquait un relief abrupt et accidenté avec pêle-mêle, se confondant, des rochers, des crevasses. Non sans peine, il atteignit la vanne qu'il devait fermer le temps de remplir le circuit. Elle était gelée, évidemment. Il l'enveloppa du chiffon imbibé et y mit le feu. Une minute plus tard, à l'aide du second torchon, David put la toucher, manœuvrer le quart de tour pour obturer l'arrivée d'eau. Prudemment, il remonta dans ses traces, revint à l'avaloir et entreprit, au moyen du seau, de remplir les six longueurs de tuyau, ce qui correspondait à l'équivalent d'une vingtaine d'arrosiers. Ensuite il les raccorda, revint à la vanne qu'il desserra, la tournant le plus vite possible. Il entendit d'abord l'eau emmagasinée s'écouler puis, après l'appel d'air, le bruit furieux de succion de la crépine. L'eau aspirée s'engouffra puis se répandit en une deuxième vague nerveuse avant de se stabiliser dans son débit et d'émettre un bruit constant. Sur le pourtour de la retenue, il vit craquer la glace au fur et à mesure que le siphon pompait en profondeur. Il suivit des yeux la ligne de faille. Elle paraissait s'enfuir, séparant l'étang en deux sur toute sa longueur.

C'était un vieux cérémonial, en principe sans surprise, mais David se sentit une fois de plus empli d'une grande

satisfaction, presque fier de lui. Ce qui n'était qu'une formalité en été devenait une tâche difficile en hiver, pour ne pas dire un exploit.

Avant de redescendre à sa ferme, il examina le ciel de grisaille, comme déposé en équilibre instable à la pointe des pics de la montagne de Lure. Il s'attendait d'une minute à l'autre à le voir basculer dans l'océan laiteux de la vallée.

L'hiver usait et abusait. Il exténuait les corps, les arbres, les plantes et les animaux. Seules les montagnes lui résistaient et même le vent, son grand complice, était dérouté par elles de sa course, venant emboutir les flancs des vallées. David pensait que la montagne ne respirait pas sans le vent du nord. D'ailleurs, depuis trois jours, il se levait juste avant la nuit, accentuant encore la sensation de froid.

David contourna le plan d'eau, lentement. Il parvint par l'autre rive à une cabane de rondins grossièrement équarris et construite sur pilotis. Il venait parfois, en janvier, s'y terrer. À maintes reprises il avait songé à creuser un trou dans le plancher pour pêcher ou tendre une nasse. Seulement, les truites se faisaient rares, surtout à la morte-saison. Ce serait bien, il pensa, d'installer à côté une hutte de sudation. Quelque chose de simple et de rudimentaire. Avec juste un petit foyer de pierres plates pour transpirer, ensuite quelques seaux d'eau froide suffiraient. Il ressortit, reprit sa marche lente dans ce grand calme blanc, un peu oppressant. Il tomba en

arrêt sur des traces de pieds de sanglier puis de biche, qui se rejoignaient, concentriques, vers le bord du lac. Là où la glace ne prenait pas, où il y avait du courant. Il songea que les empreintes des animaux dessinaient régulièrement des courbes ou des cercles. Les plantes également décrivaient des ronds pour se multiplier. Il n'y avait, selon lui, que l'homme pour se diminuer en s'imposant de vivre, et parfois de penser, à l'intérieur de carrés ou de rectangles. En y réfléchissant, il constata qu'il n'existait, pour ainsi dire, aucun carré dans la nature. Que l'on considérât la terre, la lune, le soleil et l'œuf, ou encore les nids. David, en général, regrettait que la poésie et la magie n'interfèrent pas davantage dans nos actes. Il aimait regarder et lire. Pour lui, la poésie, c'étaient le feu et la lumière intensifiés sur les sentiments, les faits ordinaires. Un éclat particulier les transformait en des biens rares et précieux. Il pensait souvent que malgré cette époque de jeunisme un peu pathétique, toute cette avidité, ce besoin effréné de célébrité ou de reconnaissance, il était encore possible d'accomplir de belles choses à l'écart et dans le silence, sans toutefois en tirer gloire.

David avait soixante ans. Il était veuf. Sa femme Mireille, qui travaillait à Sisteron comme assistante sociale, était morte en 1992. Un chauffard ivre avait percuté sa voiture en pleine nuit alors qu'elle revenait d'une réunion. Tuée sur le coup, elle